



Charles de Foucauld et l'islam

Parmi les manifestations de sympathie aussi nombreuses qu'intempestives, des idéologues s'emploient à nous faire prendre leurs vessies pour nos lanternes, et l'islam pour une religion qui n'aurait, à l'exclusion de tout autre, que de bons côtés : tolérante, pacifique, poétique... et j'en passe et des meilleures. Afin de dissiper les contre-vérités que diffusent les bonimenteurs, Danièle Masson part d'un texte récent qui nous est parvenu.

Cet article – paru dans un hebdomadaire catholique qui n'est pas contumier de ces assertions idéologiques – est un bel exemple de l'esprit d'idéologie qui caractérise notre époque. Mentalité qui pratique *l'adéquation entre la chose et l'esprit* à l'envers, puisqu'elle travestit les réalités afin de les faire coïncider avec ce qui, dans ces conditions, mérite le qualificatif d'opinions, alors qu'elles sont données comme vérités d'évidence.

Notre auteur s'est donc mise au travail, qui, en ces circonstances, consiste à aller aux textes. Les extraits qu'elle utilise sont tirés de trois ouvrages :

A - Charles de Foucauld, *Lettres et carnets*, Ed. du Seuil, 1966.

B - Denise et Robert Barrat, *Charles de Foucauld et la fraternité*, Ed. du Seuil, Maîtres spirituels, 1958.

C - Marguerite Castillon du Perron, *Charles de Foucauld*, Ed. Grasset, 1982.

Ces trois lettres, auxquelles sont ajoutées les pages des extraits, serviront de références.

M.M.

Un article malheureux paru dans *L'homme nouveau* du 4 juillet, signé Gérard Joulié, et intitulé « Foucauld – Massignon : une histoire de chevalerie » est pour nous l'occasion de revenir sur la haute figure de Charles de Foucauld. L'auteur de l'article écrit : « *Charles de Foucauld et Louis Massignon ont regardé l'islam et l'ont aimé. Ils sont allés vers lui, non pour le convertir mais pour en devenir les otages volontaires* ». Une telle contrevérité concernant Foucauld n'incite pas à la

controverse, mais plutôt à dégager, définies par lui-même et consignées dans ses *Lettres et carnets*, les facettes et les étapes de sa pensée. Pour ne pas en affaiblir la portée, nous les soulignerons à peine d'un commentaire, d'une esquisse d'introduction, d'une ébauche de conclusion.

Le 9 juin 1901, Charles de Foucauld est ordonné prêtre. En octobre 1901, il s'établit comme moine à Béni-Abbès, en Algérie, aux confins du Maroc. Il définit son intention :



« ...faire le plus de bien qu'on puisse faire actuellement aux populations musulmanes si nombreuses et si délaissées, en apportant au milieu d'elles Jésus dans le Très-Saint-Sacrement, comme la Très Sainte Vierge sanctifia Jean-Baptiste en apportant auprès de lui Jésus ». (A p.160)

Il est très vite confronté au drame de l'esclavage. Le 15 janvier 1902, il écrit à Henri de Castries :

« ...C'est d'une immoralité honteuse de voir des jeunes gens, volés il y a quatre ou cinq ans à leur famille au Soudan, être maintenus de force, ici chez leurs maîtres, par l'autorité française, complice de ces raptus en maintenant les effets et en rivant les fers de ces malheureux... Aucune raison économique ou politique ne peut permettre de laisser subsister une telle immoralité, une telle injustice... Je vous prie, instamment, cher ami, vous qui êtes en position de le faire, de rendre connu ce fait de l'esclavage publiquement permis et subsistant en terre française ; et je vous supplie d'agir de tout votre pouvoir pour le faire cesser. » (C p.313)

Lui-même rachète des esclaves, dont un adolescent noir qu'il nomme Joseph du Sacré-cœur. Mais il se heurte au gouvernement qui s'appuie, dans son travail de pénétration du Sud Algérien, sur les marabouts et les chefs des tribus nomades, qui considèrent la possession d'esclaves comme un droit et une richesse. Charles de Foucauld est rendu au silence, non sans avoir, au préalable, écrit à Henri de Castries, en avril 1902 :

« Les indigènes savent que nous réprouvons l'esclavage, que nous ne l'admettons pas chez nous, que nous l'interdisons en Algérie : aussi, en voyant que nous nous y prêtons chez eux, ils disent : "Ils n'osent pas... ils ont peur de nous"; et ils nous méprisent ; ils ont raison ; il est juste de mépriser ceux qui agissent contre leur conscience... Aucune puissance humaine n'a le droit de river les fers de ces malheureux que Dieu a créés aussi libres que nous... » (C p.315)

Il songe à l'évangélisation du Maroc. Il en définit les moyens.

« L'aumône, l'hospitalité, le rachat et la libération des esclaves et, bien plus, les offrandes de la divine Victime, concilieront les cœurs et ouvriront les voies à la prédication ouverte. L'heure de la prédication ouverte sonnera d'autant plus vite que cette avant-garde silencieuse sera plus fervente et plus nombreuse. » (A p.170)

Il quitte Béni-Abbès le 13 juillet 1904 pour le Hoggar. Le 15 juillet 1904, il écrit à l'abbé Huvelin

« De toutes mes forces, je tâche de montrer, de prouver à ces pauvres frères égarés que notre religion est toute charité, toute fraternité, que son emblème est un cœur. » (A p.179)

Il voit dans les Touaregs des « musulmans tièdes » et une société divisée en cinq castes bien distinctes : nobles, bourgeois (Blancs), laboureurs, artisans, esclaves (Noirs ou demi-noirs). Devenu l'ami de l'amenokal Moussa ag Amastane, il rédige



a son intention des conseils qui visent, entre autres, à l'amener en douceur de l'islam au christianisme.

« 1 - S'entourer de braves gens. Ne pas garder dans son entourage des vauriens.

[...]

5 - Le premier devoir est d'aimer Dieu de tout son cœur et par-dessus tout, le second, d'aimer tous les hommes comme soi-même. De cet amour du prochain comme soi-même suit la triple loi de la fraternité, de l'égalité (imrad), de la liberté (esclaves). Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, où était le noble, où était l'imrad, où était l'esclave ?...

[...]

10 - Diminuer le nombre de ses esclaves, bandes de vauriens qui le mangent, le rendent ridicule et ne lui servent à rien.

11 - Quand il se trouvera à proximité d'un officier, aller fréquemment le voir tout seul, bien des choses se traitant mieux en tête à tête, et parler avec lui sans interprète : s'ouvrir entièrement en toute sincérité à l'officier comme à son plus réel ami : ne jamais dire l'ombre d'un mensonge. Pour toutes les affaires graves, traiter toujours en tête à tête, sans interprète, avec l'officier... » (B p.114-116)

En 1905, il écrit à Raymond de Blic sur la nécessité de convertir les musulmans.

« C'est une œuvre préparatoire que j'ai à faire. Il se peut que quelques âmes de bonne volonté viennent avant les autres : toutes ces âmes sont faites pour la

vérité, pour la vraie religion, le ciel : toutes doivent et par conséquent peuvent faire leur salut, se sanctifier. Mais hors de la religion catholique, hors de la religion chrétienne surtout, peu d'âmes ne sont pas en état habituel de péchés mortels. Les trois concupiscentes - sens, orgueil, avarice - règnent en reines dans la plupart des âmes ; les dehors de ce monde musulman sont séduisants - comme des personnes fardées et couvertes d'oripeaux qu'on voit de loin : lorsqu'on les voit de près, ce sont des horreurs ». (C p.404)

Le 22 novembre 1907, dans une lettre à l'abbé Huvelin, il reproche au million d'Européens habitant l'Algérie de vivre « absolument séparés », et trace leurs devoirs :

Les devoirs d'un peuple qui a des colonies ne sont pas ceux-là, et cette fraternité que personne ne nie, trace des devoirs bien différents : voir en ces peuples des frères arriérés dont nous devons faire l'éducation et dont nous devons élever l'esprit et le caractère, aussi haut que possible, enfin faire envers eux notre devoir de bons frères... » (A p.199)

Le 9 juin 1908, dans une lettre à l'abbé Caron, il revient sur la nécessité de convertir les musulmans :

« Vis-à-vis des musulmans qui sont des demi-barbares, la voie n'est pas la même qu'avec des idolâtres, des fétichistes, des gens tout à fait sauvages, des barbares ayant une religion tout à fait inférieure. ni qu'avec des civilisés... »



...Il semble qu'avec les musulmans, la voie soit de les civiliser d'abord, de les instruire d'abord, d'en faire des gens semblables à nous ; ceci fait, leur conversion sera chose presque faite elle aussi, Car l'islamisme ne tient pas devant l'instruction... » (A p.202)

On est très loin d'un Massignon, envouté par l'islam, et Charles de Foucauld craint de le voir se perdre dans un « *syncretisme générateur d'un mysticisme trouble* » (Marguerite Castillon du Perron).

Son but à lui est « la conversion des infidèles » et ses moyens « l'établissement d'excellents chrétiens » :

« Ce n'est pas seulement par des dons matériels qu'on doit travailler à la conversion des infidèles, c'est plus encore en provoquant l'établissement chez eux, à titre de cultivateurs, de colons, de commerçants, d'artisans, de propriétaires fonciers, etc., d'excellents chrétiens de toutes conditions, destinés à être de précieux appuis pour les missionnaires, à attirer, par l'exemple, la bonté, le contact, les infidèles à la foi, et à être les noyaux auxquels peuvent s'agréger, un à un, les infidèles à mesure qu'ils se convertissent. » (A p.205)

« Quels que soient les infidèles, ils ne sont pas plus difficiles à convertir que les Romains et les barbares des premiers siècles du christianisme ; si opposé que puisse être à l'Église le gouvernement de leur pays, il ne l'est pas plus que Néron et ses successeurs. » (A p.208)

Un mois avant sa mort, le 29 juillet 1916, il écrit encore :

« Si nous n'avons pas su faire des Français de ces peuples, ils nous chasseront. Le seul moyen qu'ils deviennent français est qu'ils deviennent chrétiens ».

Quand on regarde la vie et les écrits de Charles de Foucauld, on constate qu'il n'a nullement aimé l'islam, pour lequel il n'a aucune complaisance. Ses efforts pour ramener les Touaregs à leur culture berbère et les éloigner de l'arabe, langue du Coran, en témoignent. En revanche, il a aimé les musulmans, ce qui n'est pas la même chose, et la mesure de son amour est de les savoir, et de les vouloir, autant que lui, capables de la vérité en sa plénitude.

Pour cela, ni violence, ni ignorance, mais la volonté de les connaître au plus près et de les conduire, en douceur, par l'amitié et l'instruction, au seuil du christianisme.

S'il y a une limite à sa pensée, c'est d'être un homme du XIX^{ème} siècle, croyant à la permanence du colonialisme et assimilant la Première guerre mondiale, première grande guerre civile européenne, à une croisade, « croisade pour la liberté du monde menacé, pour la civilisation », contre « la barbarie allemande ».

En revanche, Foucauld est grand en ce qu'il échappe à son siècle, et se veut, aussi bien des officiers français que des Touaregs, le « frère universel », médiateur entre les uns et les autres, et avec ce Tout Autre et Tout proche qu'est Dieu : « je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère, le frère universel ».

Danièle Masson